

PAGE 22 → ARTS MAGAZINE → NOVEMBRE 2014

VISITE D'ATELIER ///



TARIK
KISWANSON
ENTROPOLOGUE

François Quintin - Chaque mois, cette chronique donne l'occasion de partager, avec un professionnel, le moment fragile et intense d'une visite d'atelier, et de mieux percevoir le travail de jeunes artistes.

William Beaucardet PHOTO

Très jeune, Tarik Kiswanson a travaillé avec son père, maître verrier palestinien qui a émigré dans le sud de la Suède durant les années 1960. Grâce aux commandes venues du Proche-Orient, son père a pu installer un atelier peu de temps après son arrivée et engager des souffleurs suédois alors qu'il ne parlait pas la langue, et n'avait de Scandinave que le « son » à la fin de son nom, ajouté sur une proposition des services d'immigration pour faciliter son intégration dans la société suédoise. Tarik a gardé de son apprentissage une sensibilité à l'exigence de l'artisanat qui est souvent pour lui l'objet d'un détournement ou même d'un renversement. Il utilise parfois le terme « anti-artisanal » pour qualifier sa pratique qui, tout en restant sensible au soin, à la finition apportée aux pièces se détache du façonnage perfectionniste du design. La conception et le mode de fabrication sont parfaitement ajustés au projet, mais les procédés sont inventés, simplifiés, rendus visibles, les techniques qu'il emploie brouillent ainsi les frontières entre le design et l'art.

Lors de sa présentation de diplôme, l'espace était peuplé d'objets de laiton soudés, et d'autres en résine colorée. Ces derniers sont des moulages de bassines, récipients et cadres récupérés chez d'autres artistes. Les bords de ces contre-formes laissent apercevoir les gouttelettes suspendues du versement de la matière. Ces arrondis évoquent tour à tour des portemanteaux, des interrupteurs, des chapeaux... Ils sont disposés sur le mur, posés au sol ou bien sur de grands portants stylisés, aux proportions anthropomorphes, dessinés par l'artiste. Les sculptures à claire-voie de laiton sont comme le dessin filaire dans l'espace de mobiliers fantômes. Leur légèreté et leurs proportions verticales permettent de les voir se dandiner avec insistance, comme si elles étaient sans cesse sur le point de prendre vie. Parmi elles, une structure rectangulaire verticale rappelle les proportions d'une armoire. Tarik Kiswanson explique que c'est pour lui l'évocation lointaine d'un

Tarik Kiswanson

est né en 1987, à Halmstad, Suède, vit à Paris.

Il présente en décembre 2014 une exposition personnelle à Asterides, Friche Belle de Mai, à Marseille, où il est en ce moment en résidence.
www.asterides.org

www.tarikkiswanson.com

La poétesse et artiste américano-libanaise Etel Adnan parlait récemment, lors d'une discussion à la Fondation Cartier, des identités multiples dont elle se sent habitée. Elle disait combien les sentiments d'appartenances représentent pour elle l'appauvrissement d'un pouvoir créatif. Tarik Kiswanson se tient certainement dans l'équilibre changeant de cette échappée. Artiste suédo-palestinien, il est aussi un peu jordanien, français, anglais, italien. Il est ce qu'il traverse. La frontière est pour lui un espace de contagion fertile. Ainsi en va-t-il également de sa pratique où les enjeux du design et ceux de la sculpture croisent leurs déterminations singulières sans que jamais l'une des disciplines ne se fonde totalement dans l'autre.

Après des études d'art et de design à Londres à la Central Saint Martins, Tarik Kiswanson entre aux Beaux-Arts de Paris où il travaille avec Michel François, et dans l'atelier de Tony Brown et Guillaume Paris. Sorti félicité de l'école en juin dernier, il est déjà remarqué des galeries et des collectionneurs qui apprécient l'incontestable séduction de ses œuvres.

meuble ayant appartenu à son grand père lors de son exil en Libye et qui renfermait ses archives, une mémoire palestinienne. Les exodes vécus par lui et sa famille constituent souvent un départ de pensée pour l'artiste. Ici, l'anecdote conduit à une idée de cinétisme, une forme en déplacement physique, une construction qui évoque un mouvement, un voyage. Mais la biographie n'est qu'un élément parmi d'autres pour appréhender son œuvre. Contre le mur, des assemblages de métal soudés évoquent des masques, dont les formes sont un croisement entre les niqabs en laiton que portaient les femmes dans la péninsule arabique jusqu'au début du XIX^e siècle et les casques des chevaliers européens de la même période. Dans leur cécité muette, ces objets expriment la proximité du visage et du métal, l'aliénation, la contradiction des identités et des genres, ou le maître et l'esclave, et rappellent la notion hégélienne de « conscience malheureuse ». Mais, trop étroits ou trop grands, coupants, les masques ne sont pas portables, ont perdu toute fonctionnalité et sont, en un sens, libérés du corps pour devenir des objets autonomes qui recèlent en eux leur dialectique propre. Dans cette œuvre, comme dans tout le travail de Tarik Kiswanson, se dégage une quantité de sens non disponible, des formes qui, pour rappeler des univers familiers, engendrent de discrets désordres sémantiques, une entropie de la raison d'être des objets qui sortent de l'assignation à une fonction pour ouvrir leur présence à une persévérante oscillation poétique. ■